

# Les Petites Fugues 2022



## LIRE DIMA ABDALLAH

### SOMMAIRE du partage

**BLEU NUIT // p. 2**

**PARCOURS DE L'ŒUVRE // p. 2**

**PISTES PÉDAGOGIQUES // p. 6**

**EN ÉCHO // p. 7**

**MAUVAISES HERBES // p. 9**

**PARCOURS DE L'ŒUVRE // p. 9**

**PISTES PÉDAGOGIQUES // p. 14**

**EN ÉCHO // p. 15**

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et culturelle (DRAÉAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2022.

**Réalisation :** Adeline Moritz

**Avertissement :** subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

Les  
PETITES  
FUGUES

  
Agence Livre & Lecture  
Bourgogne-Franche-Comté

  
RÉGION ACADÉMIQUE  
BOURGOGNE-  
FRANCHE-COMTÉ  
Liberté  
Égalité  
Fraternité

Délégation régionale académique  
à l'éducation artistique et culturelle

# BLEU NUIT

## PARCOURS DE L'ŒUVRE

*Bleu nuit*, Sabine Wespieser, 2022

À l'annonce de la mort de son grand amour, un homme qui vit cloîtré chez lui va jeter les clefs de son appartement et élire domicile dans la rue avec l'espoir que celle-ci le lave de toutes ses souffrances. Ainsi, en contact avec les saisons et les êtres dont il s'était isolé, le narrateur renoue avec ses émotions mais aussi ses souffrances issues du passé.

**En quoi ce roman évoque-t-il l'entreprise impossible du narrateur d'ensevelir son passé et de renaître homme nouveau ?**

### I/ Un hypersensible

#### 1/ La souffrance psychologique

Le narrateur, dont nous ne connaissons jamais l'identité, se définit de prime abord comme un être en proie à la maladie mentale, à la détresse psychologique. Dès le début du roman il évoque ses crises d'angoisse (p. 12) qui le poussent à effectuer un certain nombre de rituels, d'incantations que nous retrouvons dans l'ensemble du roman comme par exemple, serrer les poings très fort jusqu'à s'enfoncer les ongles dans la chair. Il est suivi médicalement : « Le médecin se déplaçait jusque chez moi une fois tous les trois mois pour renouveler mon ordonnance » (p. 14).

Au début du roman, il est enfermé chez lui et consomme une grande quantité d'anxiolytiques. Enfin, il a des sortes de troubles obsessionnels compulsifs, analyse scrupuleusement tout ce qu'il mange et est obsédé par la propreté. Avant de quitter son appartement, il procède à un nettoyage de fond en comble laissant s'exprimer sa « vraie passion pour le ménage » (p. 19), plutôt obsessionnelle lorsqu'il se décrit décrassant « les interstices entre les lattes du parquet du salon avec des cotons-tiges imbibés d'alcool ménager. »

#### 2/ La poésie du monde

Le narrateur est un homme très sensible. Le roman décrit très souvent les sensations qui l'assaillent. En effet dès le premier chapitre, sa passion pour la musique est évoquée lorsqu'il écoute les *Nocturnes* de Chopin (p. 19) puis Nina Simone (p. 21). Ensuite, la musique est évoquée au cours du roman en association avec des personnes rencontrées. Pour lui chaque personne sans domicile a une musique bien à elle, une musique qui lui déchire le cœur. Plus tard dans le roman, lorsqu'il rencontre Ella, *Summertime* d'Ella Fitzgerald et Louis Armstrong résonne dans sa tête (p. 73).

De plus, le narrateur est sensible aux éléments visuels et plus précisément aux végétaux : le marronnier visible depuis son appartement (p. 20), le cerisier blanc au-dessous duquel

il s'endort ainsi que le brin de mimosa de Carla (p. 135). En définitive, tous ses sens sont en éveil : par exemple autour de sa redécouverte d'une baguette de pain : « J'ai porté le pain à ma joue pour sentir la caresse de la croûte dorée. Puis mon nez pour m'enivrer de l'odeur de la mie tiède. Ce n'est qu'après que j'ai croqué à pleines dents dans la demi-baguette. La salive a déferlé dans ma bouche. Je n'avais jamais rien dégusté avec un tel appétit. (...) C'était un moment de pure poésie. » (p. 34). Sa vie dans la rue lui permet d'être attentif aux saisons mais aussi aux bruits et aux odeurs de la ville qui lui donnent la sensation de vivre pleinement.

### 3/ Un poète

Le narrateur-personnage de ce roman est également un être sensible à la littérature. Lorsqu'il quitte son appartement, il emporte avec lui dans un petit sac à dos « une demi-douzaine de livres au hasard (p. 25). Il connaît par cœur des extraits d'œuvres que nous retrouvons dans ses « carnets » qui jalonnent le roman (cf. bibliographie). Baudelaire (p. 54), Kundera (p. 68), Proust (p. 78), Camus (p. 85), Aragon (p. 96), Céline (p. 108), Rimbaud (p. 115), Sartre (p. 117), Gary (p. 147) et Duras (p. 156), ont écrit des œuvres qui font écho aux émotions du narrateur. Il écrit également lui-même des poèmes comme le poème bleu (p. 126) ou un poème sur la marche (p. 137).

Enfin, le narrateur conclut son rapport au monde par l'évocation de la « mémoire poétique » selon Kundera qui « enregistre ce qui nous a charmé, ce qui nous a ému, ce qui donne à notre vie sa beauté ». Pour lui, « ce que l'on a vécu et ce que l'on a senti ne peut être séparé », « ce que l'on a vécu est avant tout ce qu'on a senti ». Le rapport au monde est donc essentiellement poétique pour lui (p. 211).

## II/ La redécouverte des émotions et des souvenirs

### 1/ La topographie

Le roman se concentre dans le quartier autour du cimetière du Père Lachaise, où Alma, la femme qu'il aime est enterrée. Les lieux arpentés sont symboliques et significatifs pour lui. Le Père Lachaise est le point central du roman, le lieu où il retourne fréquemment errer sans jamais passer près de la tombe d'Alma, on peut penser à la notion de hasard objectif évoqué par Breton, à savoir des coïncidences troublantes. C'est dans ce cimetière que le narrateur va rencontrer Minuit, une chienne qui veillait sa petite maîtresse Louise, morte à l'âge de cinq ans (p. 89). Deux rues autour du cimetière évoquent la fin de vie, la rue du Repos (p. 97), la rue du Retrait (p. 139). D'autre part, la rue de l'Avenir (p. 225) est une impasse. Malgré sa volonté de renaissance, le narrateur semble englué dans un processus de dégénérescence. Les rues lui rappellent également son Liban natal, square des Aman-diers (p. 154) et rue du Liban (p. 159).

### 2/ Les femmes

Le cheminement, dans le quartier cité précédemment, est fait de rencontres avec des femmes avec lesquelles le narrateur aura très peu d'interactions mais qui vont avoir un sens très fort pour lui, au point d'être l'objet d'un rendez-vous hebdomadaire. On comprend que le narrateur a eu beaucoup de mal à effacer des prénoms de sa tête qui sont autant de souvenirs douloureux. Mais ces rencontres vont être l'occasion de voir ressurgir

ces prénoms du passé. Le mardi, le héros a rendez-vous avec Emma, une jeune fille anorexique qu'il compare à une sculpture de Giacometti (p. 58).

Sa souffrance le touche et son imagination construit une scène où Emma croque une pomme. À partir de ce moment, un souvenir se réveille, celui de sa cousine Hana et lui, en train de manger des pommes. À travers Emma, puis Hana, le narrateur retrouve les sensations agréables du passé mais aussi la douleur de les avoir perdues : le vendredi, le narrateur a rendez-vous avec Martha (p. 98). Il s'agit d'une femme d'une soixantaine d'années qui a du mal à sortir de chez elle et qui essaie chaque semaine d'apporter une plante sur une tombe et qui lui offre chaque semaine un paquet de biscuits bon marché.

Par le même processus que précédemment, le narrateur se rappelle madame Salma, la gérante d'une petite épicerie, appelée également madame Périmée. De la même manière, nous avons accès à ses souvenirs d'enfance. La troisième femme évoquée est Aimée (p. 109), une SDF totalement immobilisée sur une petite place qui semble attendre la mort. Un jour, le corps d'Aimée est recouvert de fleurs de marronniers et cette image fait surgir chez le narrateur le souvenir de sa grand-mère Alya. Ce souvenir est tellement douloureux que celui-ci va rechuter dans la drogue. Le samedi, c'est Carla, la caissière de Franprix que le narrateur vient observer (p. 128), il est sensible à sa solitude et à sa générosité lorsque celle-ci lui donne à manger alors que celui-ci avait refusé son don. Cette attitude lui rappelle sa grand-mère Bahia qui, avec affection, le forçait à manger. Le lundi, le héros rend visite à Layla, une SDF (p. 139), qui revêt un rôle très important pour lui, décrite comme une « princesse guerrière », « une reine déchue » ses yeux noirs lui rappelle sa mère Nour.

Ce souvenir est le plus douloureux, car le narrateur a quelque chose à se faire pardonner par sa mère. La douleur est très forte pour lui depuis qu'il a rencontré Layla : « Layla est un gouffre, un tourbillon, je ne peux regarder rien d'autre, plus rien n'existe. Il n'y a qu'elle. Sa voix est un chant magique qui m'appelle, son odeur une maison et dans les paumes de ses mains qu'elle hydrate de crème je vois pousser sous mes yeux des semences de plantes oubliées ».

Plus loin dans le roman, Layla devient l'interlocutrice privilégiée de longs monologues intérieurs du narrateur se confondant avec sa propre mère qui sera finalement la seule à lui répondre (p. 224).

Enfin Alma, la dernière femme évoquée dans le roman (p. 189) est celle qui l'a aimé, le narrateur évoque à quel point ses souffrances et ses angoisses les ont séparés. Ainsi, à travers toutes ces femmes, le passé du narrateur ressurgit, tous les souvenirs du passé le fragilisent au fur et à mesure du roman.

### 3/ Minuit

Minuit est une chienne rencontrée dans le cimetière du Père Lachaise sur la tombe de sa jeune maîtresse Louise décédée à l'âge de cinq ans (p. 89). Le narrateur est fasciné par cette chienne « d'une beauté à couper le souffle. Une grande silhouette élancée, un poil court, brillant d'un noir profond, et une tête fine où se dressent les oreilles d'une parfaite symétrie. Mais bien plus que sa beauté, c'est son regard qui faisait que chaque jeudi, je passais des heures à l'observer. (...) Son regard était d'une tristesse à vous couper le souffle. Un unique mélange de mélancolie et de résignation qui vous désarme. ». Le narrateur parvient à apprivoiser cette chienne qui va finir par dormir avec lui chaque nuit et

Cette chienne semble avoir le pouvoir de comprendre la souffrance du héros et cherche à le consoler, le réconforter. Ce personnage revêt ainsi une dimension magique.

### III/ L'aspiration au nouveau

#### 1/ Le traumatisme originel

Le personnage principal du roman est un être brisé par un événement que nous ne découvrons qu'à la fin du roman (p. 213). Celui-ci n'a jamais réussi à s'en remettre et c'est à cause de cela qu'il a perdu toutes les femmes de sa vie et qu'il s'est exilé. En effet, nous comprenons à la lecture des dernières pages du roman que le narrateur est originaire du Liban et qu'il a pris part au conflit, enrôlé par son oncle Jad (p. 181) et ce contre l'avis de sa mère Nour. Il était un enfant un peu trop sensible et chétif et s'est senti vengé des humiliations de son enfance en devenant quelqu'un au sein d'une faction puisqu'il a des talents de sniper. Mais lors d'une mission spéciale (p. 204), il se trouve contraint de tuer un homme prénommé Nour, comme sa mère, ce prénom est hurlé dans la nuit par la femme qui trouve le corps « J'entends tous les jours cette voix qui hurlait à n'en plus finir le prénom de ma mère ma nuit. Le plus beau des prénoms. Je me couche tous les soirs près de Nour, le dernier homme que j'aie tué. ». Ce prénom signifiant lumière est malheureusement celui qui le fait entrer dans les ténèbres pour le reste de sa vie.

#### 2/ L'exil

Suite à cet événement traumatique, le narrateur a quitté le Liban et a cherché à oublier les prénoms, les lieux, la langue de son pays d'origine. Mais ce pays lui revient à travers une couleur : le bleu de la mer Méditerranée que nous retrouvons à de nombreuses reprises dans le moment comme par exemple dans ce poème (p. 126) :

« Bleu est le gouffre sans fond  
Bleues sont les pluies acides qui me brûlent  
Bleu est mon sang empoisonné  
Bleues sont les cendres qui coulent dans mes veines  
Bleu est le tourbillon  
Bleu est le vertige (...) »

Cette couleur l'obsède jusque dans ses rêves et c'est ce bleu qu'il souhaite retrouver quand sa fin est proche « nous prendrons le premier train pour la côte méditerranéenne (...) j'ouvrirai comme jamais les bras à toutes les odeurs, tout le bleu et tous les prénoms du monde. »

#### 3/ De l'enfermement à la rue

Par conséquent, toute la vie du héros de ce roman a été un combat acharné pour oublier, les êtres, les lieux et les événements du passé. Ainsi, la première étape du combat s'est faite avec son enfermement dans son appartement à la manière des hikikomori japonais, « plusieurs années sans avoir mis un pied dehors » (p. 14).

Il est parvenu à travailler encore quelques années en tant que journaliste sans jamais aller au contact de ses sujets et a fini par se faire licencier. Son quotidien se résumait à une alimentation orthorexique et à de la lecture à voix haute (p. 17). Cette méthode a fonctionné jusqu'à l'annonce de la mort d'Alma.

Ensuite c'est en quittant définitivement son appartement pour vivre dans la rue que le narrateur poursuit son combat qui semble même s'intensifier puisque la rue devient une sorte de purge, il se souhaite se vider, renaître de ses cendres. Les larmes et plus généralement la métaphore de l'eau ont une très grande place dans ce processus cathartique.

Après son agression (p. 83), il évoque ce grand nettoyage : « Je voulais vider à grande eau tout ce qu'ils avaient mis en moi ». Cependant, le roman montre la déchéance du narrateur qui dans un premier temps s'astreint à une certaine hygiène et à une grande mobilité contrairement aux habitants de trottoir comme ils les appelle (p. 53) ; mais par la suite, les agressions, la drogue, le froid vont le faire sombrer jusqu'à élire domicile square des Amandiers (p. 154).

La fin de vie du narrateur est particulièrement tragique, alors qu'il imagine sa renaissance à travers un voyage vers la Méditerranée, il est tué ainsi que sa chienne par des dealers à qui il devait de l'argent (p. 224). Le récit de cette mort est fait par une autre narratrice : Nour, la mère du héros à qui il s'est adressé dans le roman à travers le personnage de Layla. Ici, c'est sa mère qui l'accueille dans la mort : « Reste dans mes bras jusqu'à ce que le sommeil lourd te gagne. Bientôt ce sera fini, mon petit garçon, mon homme à moi. Le bleu nuit du ciel est sublime ce soir et la rue de l'Avenir est une impasse, mon héros. » (p. 225).

## PISTES PÉDAGOGIQUES

### 1/ Extraits :

- Incipit p. 11,
- la rue p. 40,
- les SDF p. 44,
- les souvenirs p. 54,
- Emma p. 58,
- le poème de l'oubli p. 68,
- Ella p. 69,
- La Madeleine p. 70,
- Martha p. 97,
- Aimée p. 109,
- morts p. 117,
- bleu p. 126,
- Carla p. 127,
- le vide p. 137,
- Layla p. 139,
- la mère p. 147,
- mission spéciale p. 204,
- rêve p. 214,
- la mort p. 224.

## 2/ Oral :

- Exposé sur la guerre du Liban,
- lectures à voix haute d'un extrait cf. plus haut,
- récitation d'un poème du livre.

## 3/ Écriture :

- Écrire un poème en vers libres à partir d'une couleur,
- réaliser un recueil de textes d'écrivains dans une optique autobiographique,
- écrire un dialogue entre le narrateur et sa mère lorsqu'il est enrôlé dans une fiction,
- écrire une partie du roman en changeant de point de vue (un des personnages féminins : la mère, Alma, Emma, Martha...),
- écrire un dialogue téléphonique entre le narrateur et son psychiatre,
- décrire un lieu à travers toutes les sensations,
- essai : quel est le rôle de la mémoire poétique dans notre mémoire ?
- Réaliser le portrait d'un personnage du roman et lui attribuer une chanson, expliquer ce choix.

# EN ÉCHO

## 1/ Littérature :

- *Incendie*, W. Mouawad
- *Le Quatrième Mur*, S. Chalandon
- *Persepolis, Poulet aux prunes*, M. Satrapi
- *Les Désorientés*, A. Maalouf
- *Valse avec Bachir*, A. Folman
- *Spleen*, Baudelaire
- *L'Ignorance*, Kundera
- *Du Côté de chez Swann*, Proust
- *Les Justes*, Camus
- *Les Yeux d'Elsa*, Aragon
- *Voyage au bout de la nuit*, Céline
- *Morts sans sépulture*, Sartre
- *La Promesse de l'aube*, Gary
- *L'Amant*, Duras
- *Le Dormeur du val*, Rimbaud
- *Chien bleu*, Nadja
- *No et Moi*, Vigan
- *Le Soleil des mourants*, IZZI
- *Vies dépossédées*, Teboul
- *La Promenade*, Walser
- *L'Étranger*, Camus



## **2/ Films :**

- *Incendie*, D. Villeneuve
- *Pays rêvé, Go home*, J. Chouaib
- *Les Invisibles*, L.J. Petit

## **3/ Arts plastiques :**

- Giacometti
- Botticelli
- Depardon
- Banksy
- Collectif Artisme



# MAUVAISES HERBES

## PARCOURS DE L'ŒUVRE

*Mauvaises herbes*, Points, 2022

1983, Beyrouth, une petite fille de six ans quitte précipitamment son école, main dans la main avec son géant de père pour se mettre à l'abri des bombardements. Cette famille, dont le père n'a rejoint aucune faction dans cette guerre civile, est sans appui, forcée de fuir sans cesse, de vivre une vie de nomade.

1989, la mère et ses deux enfants fuient le Liban pour s'installer à Paris. La relation entre le père et sa fille, au fil du temps restera le point central de récit à deux voix de deux âmes jumelles, deux mauvaises herbes.

**En quoi cette narration à deux voix exprime-t-elle la relation en miroir de deux mauvaises herbes ?**

Ce roman à deux voix présente les récits en parallèle d'un père et sa fille. Les faits évoqués se déroulent entre le Liban et la France et s'étalent de 1983 à 2019. La petite fille a six ans, l'âge du conflit, lorsque le roman commence.

### I/ Le terreau de la violence

#### 1/ La guerre au Liban

L'incipit *in medias res* du roman plonge le lecteur à Beyrouth en 1983, dans le regard d'une petite fille de six ans qui quitte son école en raison des bombardements, au son des « détonations » (p. 12), « la foule agglutinée devant la porte, chacun essayant, comme il peut, de s'extraire de cette fourmilière, dans le bruit assourdissant du trafic » (p.16). La petite fille saisit l'urgence de la situation même si elle ne semble pas réagir de la même manière que ses camarades qui pleurent en chœur. La présence de soldats, de miliciens jalonne les chapitres consacrés au Liban. Le père se fait fréquemment violenter par ces mêmes soldats.

Lors du retour des urgences lorsqu'il a amené sa fille victime d'une crise d'angoisse, le père est attentif aux trous d'obus (p. 73), aux check-points, posters de leaders, aux photos de martyrs, « j'ai vu l'horreur des ombres sur tous les visages à la lumière des phares de la voiture et je voyais les visages fantomatiques des hordes de l'infâme s'animer dans la nuit » (p. 74).

La difficulté de cette famille est qu'elle n'appartient à aucun clan : « je ne suis ni chrétienne, ni musulmane ». La narratrice évoque le conflit : « je sais que les chrétiens et les musulmans se font la guerre et s'entretuent aussi entre eux, au sein des mêmes confessions ». Les héros du roman vivent en nomades et sont sans cesse contraints de déménager. La narratrice évoque leur talent pour faire et défaire des valises ainsi que sa facilité à

se contenter d'un minimum d'objets : « je me suis bien habituée à ce que les objets d'une vie tiennent dans un petit sac et que ce ne soient jamais les mêmes » (p. 78).

Cette guerre fratricide est envisagée dans sa longueur, son caractère répétitif. Aussi le père répète-t-il par anaphore la durée de cette guerre (p. 92) : « douze ans de cages d'escalier. Douze ans d'eau salée, douze ans de baissez vos têtes (...). Douze ans à assister à la ruine de tout ».

À la fin du roman, c'est après quinze ans de guerre que le père ne reconnaît plus son pays (p. 182) : « ces rues n'étaient plus les miennes, cette ville n'était que le spectre de ma ville, de celle que j'ai connue. (...) Ma ville est tombée. Elle s'est effondrée et des étrangers sont venus en rebâtir une nouvelle, une réplique de mauvais goût, un artifice, une ville factice. »

## 2/ L'exil

Les deux narrateurs sont, même dans leur pays, des exilés. En effet, ils sont isolés, toujours en fuite et ne s'arrêtent nulle part. Mais en 1989, c'est le déracinement pour tous les membres de la famille sauf le père. Outre son père, la jeune narratrice laisse derrière elle les souvenirs de son pays à travers une énumération de situations évoquées par la prétérition : « Je ne penserai pas » (p. 85) notamment aux rencontres avec d'autres membres de la famille, au cerisier du verger de sa grand-mère...

La vie à Paris pour la narratrice est également une épreuve. En effet, malgré des aspects positifs dans sa nouvelle vie parisienne, la narratrice subit un choc culturel, elle est tout d'abord choquée par la misère que l'on retrouve dans les rues (p. 102), en découvrant des sans-abris, « C'est ici que j'ai vu la vraie misère, la misère de quand on n'a plus personne ».

Son arrivée a été compliquée : « j'ai passé six mois à penser sérieusement à rentrer, je n'aime pas les gens ici (...) » (p. 104), elle se sent comme une « extraterrestre » dans le regard de ses nouveaux camarades de classe. Elle est scrutée notamment dans ses différences culturelles et se perd constamment dans le collège où on change de salle entre chaque cours. Elle subit enfin une remarque raciste de la part de sa professeure de français alors qu'elle était encore en retard car perdue dans le collège : « ce n'est pas la casbah ici » (p. 105).

## II/ Deux âmes jumelles

### 1/ Le rapport au corps

Les deux voix narratives du roman donnent accès à l'intimité de chacun des personnages dans des monologues intérieurs. Le père et la fille se ressemblent énormément et tout d'abord dans leur rapport au corps. En effet, le roman commence par ces mots : « la main du géant est tellement immense qu'une seule main me suffit » (p. 11). La fillette est attentive aux mains de son père. « J'en connais chaque doigt, chaque phalange, chaque ongle, chaque poil. J'en connais l'odeur, j'en connais le taux d'humidité à la surface et la mesure exacte de la moiteur de la paume. J'en connais la consistance, les différentes consistances. J'en connais les différentes épaisseurs (...) » (p. 15). En écho, le père évoque les mains de sa fille : « Je pense à ses mains. Tout le temps. À chaque doigt, à chaque phalange, aux ongles lisses, jamais trop longs ni trop courts, à leurs contours. (...) » (p. 195).

À la fin du roman, la narratrice évoque les mains de sa petite fille : « je connais la douceur de la paume des doigts qui sont de moins en moins potelés et de plus en plus longs (p. 203).

Tous deux sont très sensibles et angoissés, cela se manifeste par une boule au ventre que la jeune fille évoque très souvent (p. 41 par exemple), allant même jusqu'à la personnifier : « ma boule au ventre et moi, on se tiendra compagnie ». La boule au ventre du père apparaît (p. 158) lorsqu'il évoque tout ce qu'il n'a pas réussi à dire à sa fille.

Enfin, cette angoisse conduit les deux personnages à une grande souffrance psychologique qui se traduit chez la fille par des crises d'angoisses impressionnantes, notamment page 67, le père décrit l'état dans lequel se trouve sa fille, « Un son aigu et strident sortait de sa gorge à chaque fois qu'elle essayait d'inspirer », aux urgences, on lui diagnostique une crise d'angoisse.

En visite chez son père en 1990, elle fait une autre crise d'angoisse (p. 136) sans doute provoquée par le collier de jasmin offert par son père, elle se retrouve aux urgences et sort avec une ordonnance d'anxiolytiques. La narratrice va même jusqu'à fuguer et épuiser son corps dans une fuite de trois ans, durant laquelle son père pense qu'elle s'est perdue dans des paradis artificiels (p. 117) : « elle doit boire ou ingurgiter des produits en tous genres pour s'exiler un peu plus ». C'est d'ailleurs le corps de la jeune fille qui va la conduire à rentrer chez elle, « je n'ai pas décidé de rentrer (...). C'est mon corps qui s'est arrêté » (p. 125).

Chez le père cette hypersensibilité se manifeste dans son addiction à l'alcool, évoquée de manière implicite dans l'ensemble du roman. Addiction qui inquiète sa fille qui se met parfois en colère contre lui (p. 161) et qu'elle décrit avec circonspection enfant (p. 47) : « je n'aime pas quand il a un sourire bizarre, une haleine étrange (...) ».

## 2/ Deux marginaux

Les deux narrateurs sont des étrangers où qu'ils soient. Tous deux ne se sont pas du tout plu à l'école. En effet, dès le premier chapitre la narratrice considère qu'elle n'est pas à sa place à l'école que la maîtresse ne l'aime pas (p. 13). C'est la même chose au collège en France (p. 105). Le père explique lui aussi qu'il n'a jamais aimé l'école : « enfant, je faisais l'école buissonnière, j'étais désobéissant, (...) je me faisais punir pour mes retards chaque matin et pour mes bêtises chaque soir ».

Ce sont tous deux des solitaires, ils ont très peu d'amis. La jeune fille évoque son amie Sandrine (p. 108), une marginale comme elle, « Sandrine a une étincelle dans les yeux, quelque chose de singulier », « l'originalité de Sandrine en plus de sa lumière c'est sa gentillesse » (p. 110). Quant au père, il a deux trois amis dont il parle à plusieurs reprises dans le roman mais qui semblent disparaître au dernier chapitre où il prend la parole.

Ces personnages sont tous deux des nomades, le terme est employé à plusieurs reprises dans le roman. Ils vivent tous les deux avec peu d'objets. La narratrice a gardé très longtemps le petit sac à dos bleu qu'elle remplissait à la va-vite lorsqu'ils étaient contraints de déménager avec sa famille. Elle explique qu'elle ne sait pas trier, ranger les objets comme la plupart des gens à part les livres (p. 147). À la fin de sa vie, le père a presque tout jeté : « je n'ai presque plus rien, je n'ai besoin de rien. Un lit pour dormir, une table, une chaise. » (p. 181), du papier et des stylos (p. 197).

Ce n'est qu'à la fin que la narratrice devenue mère se sédentarise (p. 197). « C'est mon quartier que j'appelle maintenant mon quartier ». La mort de son père et la présence de sa fille opèrent une bascule dans la notion d'appartenance : « Mon géant. Je n'appartiens plus à rien et je n'appartiens plus à nulle part. Je n'appartiens plus qu'à ses petites mains que je connais si bien » (p. 103). C'est cette enfant qui devient son territoire.

### III/ Le rôle de l'écriture : mémoire et oubli

#### 1/ Guerre de la mémoire

Ce qui rapproche les deux héros du roman c'est aussi la guerre qu'ils mènent au sein de leur propre mémoire. En effet, ils sont dans le déni, ils veulent évacuer la guerre de leur pensée. Cela est visible dès le premier chapitre (p. 11) lorsque la petite fille du haut de ses six ans minimise l'horreur qu'elle vit avec ses camarades, forcée de rentrer chez elle à cause des bombardements : « moi je crois que ce n'est pas si grave, ces histoires de guerre, et je n'aime pas trop parler de ces choses-là » (p. 12).

De la même manière, le père tente de se convaincre que la guerre est bientôt finie (p. 30) et cache la réalité du conflit à sa fille : « je vais continuer à lui dire que rien de tout ça n'est grave, qu'elle a bien raison de ne pas pleurer, et que ça ne nous regarde pas, ce vaste bordel ». Cette notion de guerre de la mémoire est évoquée par la fille (p. 127) : « Les plantes du souvenir et celles de l'oubli se font une guerre ouverte dans les différents cortex de la mémoire. » Le thème de l'oubli est prépondérant dans le roman et est associé aux phases dépressives de la narratrice.

Mais malgré cette injonction à oublier les atrocités de la guerre (p. 58), la peur se réveille la nuit chez la petite fille de neuf ans (p. 59). Ainsi, elle ne veut pas aller se coucher : « et je ne sais pas dire que j'ai peur. », « dormir, ça veut dire mourir. Dormir ça veut dire aussi un nouveau matin. » Ce déni est la cause de ses crises d'angoisse qui vont la conduire à plusieurs reprises à l'hôpital. La narratrice tente d'oublier son pays natal, l'effacement progressif de la langue arabe en est la métaphore.

C'est lors de sa première crise d'angoisse que le père va prendre conscience de son « échec » (p. 72). « J'ai mis neuf ans à réaliser qu'elle ne me disait jamais rien », « le pire n'était pas son angoisse, le pire c'est qu'elle n'ait jamais rien dit (...). Le pire, c'est qu'elle n'ait jamais eu l'espace de le faire, que je n'aie pas pu être cet espace. » Cette prise de conscience conduit le père à réaliser son propre déni : « pour la première fois depuis longtemps, je prêtai attention aux trous d'obus... »

Le père et la fille se considèrent réciproquement comme leur mémoire. « Elle est ma mémoire » (p. 94), la jeune femme (p. 147) évoque toutes les lettres que son père a écrites. Dans le dernier chapitre, la narratrice montre que la perte de la mémoire de son pays est liée à l'éloignement puis la disparition du père : « c'est le pays qui est tombé avec toi. (...) La langue arabe s'est disloquée en moi au fur et à mesure que tu te disloquais. Les mots sont tombés dans l'oubli au même rythme que ta chute. Des millions de mots m'ont désertée un à un. Ils m'ont abandonnée au rythme où tu m'as abandonnée. » (p. 201).

## 2/ Les plantes (p. 65) mauvaises herbes adventices

Le titre et la citation d'Agatha Christie en épigraphe (« Une mauvaise herbe n'est jamais qu'une fleur qui pousse au mauvais endroit ») montrent d'emblée que la métaphore du végétal est fondamentale dans le roman. Tout d'abord, les deux personnages aiment tout simplement les plantes, leurs terrasses et leurs conversations sont toujours agrémentées de plantes : romarin, jasmin, marjolaine, rosier. La jeune fille plante des graines dans les abords des immeubles dans lesquels elle vit. Les personnages aiment fréquenter les jardins parisiens, le jardin du Luxembourg ou le jardin des plantes.

Les plantes sont liées aux souvenirs, en effet la jeune fille écrit (p. 38) : « j'ai remarqué que j'aimais bien les gens qui aiment les plantes. C'est les mêmes qui aiment bien se souvenir de quand ils étaient petits ». C'est la raison pour laquelle la petite fille sème des graines, pour essayer de s'enraciner quelque part malgré sa volonté apparente de n'être de nulle part. Ainsi, elle aime se retrouver sous les branches du cerisier japonais du Jardin des Plantes qui constitue pour elle une maison (p. 123). Les plantes sont sa maison car elles sont les souvenirs de son passé : « je rêve d'arbres et de lianes qui poussent sur des ruines de maisons qui ne sont plus. » (p. 205).

La narratrice dans le dernier chapitre laisse pousser toutes les plantes et tous ses souvenirs : « je laisse pousser dans mes souvenirs tous les oliviers du monde ». « Je laisse pousser le sifflement des bombes côte à côte avec les tomates de septembre de Julia, la fée des sommets. Je laisse pousser des prunes vertes tout près des appartements abandonnés ».

Enfin, le roman évoque les plantes pour désigner les personnages. Ils sont des adventices, c'est-à-dire des mauvaises herbes, des plantes qui poussent au mauvais endroit. Le père (p. 97) évoque « ces hôtes de lieux incongrus, ces hôtes que personne n'a invités, que personne n'a voulu, qui dérangent mais s'en moquent bien et n'en finissent pas de pousser. Celles dont on arrache sans relâche les racines parce qu'elles ne conviennent pas, parce qu'elles ont poussé au mauvais endroit au mauvais moment, mais qui prolifèrent ailleurs ». Enfin le père est également un peuplier dans la très belle métaphore (p. 201) qui reprend les mots du poème de Mohammed Abdallah (p. 211) :

*« Mon corps est un peuplier qui jaillit au bord de l'eau  
Sur mes branches nichent des oiseaux  
Qui gazouillent dans mon feuillage de l'aube au crépuscule  
Me voici, incarné par un peuplier au bord de l'eau. »*

## 3/ Le rôle de l'écriture

Pour finir, le rôle de l'écriture est une problématique fondamentale dans le roman et réunit également les deux protagonistes. On apprend, dès le début du roman, que le père écrit « dans les journaux, il a déjà écrit plusieurs livres et il écrit surtout des poèmes » (p. 49). La fillette écrit elle aussi des poèmes et souhaite qu'ils soient pris au sérieux, elle ne supporte pas que l'on dise que ses poèmes soient jolis : « un poème ce n'est pas joli. » (p. 53), « un poème c'est de l'émotion, un poème c'est une sorte de cri, je crois. Mon poème, c'est un hurlement (p. 54).

Le regard des deux protagonistes sur le monde est un regard d'écrivain, en témoigne l'incipit romanesque où le père de la jeune fille devient un chevalier venu sauver son en-

fant lors des bombardements (p. 16). Le père reprend ces mêmes propos dans le chapitre suivant.

Enfin l'écriture est un moyen de lutter contre l'absurdité du monde. « Sisyphe ne parle pas en poussant son rocher. Il accepte, il intègre l'absurdité de sa condition. Et il pousse en silence » (p. 95). Mais le père se retrouve chaque matin devant sa pile de feuilles blanches son stylo à la main : « j'ai continué à vivre. J'ai continué à écrire pendant toutes ces années. Je n'ai pas baissé les bras. Je respire encore. Je me débats. J'écris. C'est ma façon à moi de livrer bataille, de ne pas coucher mon roi dans la partie qu'on se livre, l'absurde et moi. » (p. 96). Écrire est un moyen de résister, de se révolter : « Écrire Sisyphe, c'est tuer Sisyphe » (p. 99), Dima évoque ici une notion chère à Camus, la révolte face à l'absurde. La narratrice dans le dernier chapitre se montre en train d'écrire (p. 197) : « je regarde le tas de feuilles blanches se noircir au fur et à mesure sur la table ronde ». Comme une mise en abîme, le roman s'achève sous nos yeux. Tout comme son père, elle écrit, il lui a passé le flambeau à travers la métaphore de son doigt : « mon cher géant, laisse-moi te tenir le doigt encore quelques secondes. Je sais qu'il faut que je le lâche ».

## PISTES PÉDAGOGIQUES

### 1/ Extraits :

- Incipit p. 11 à mettre en perspective avec le point de vue du père p. 23,
- la jeune fille et les plantes p. 37,
- la description du père par sa fille p. 47,
- réflexion sur la poésie p. 51,
- la première crise d'angoisse p. 67,
- l'exil p. 83,
- le mythe de Sisyphe p. 95,
- la vie à Paris p. 101,
- les plantes p. 149,
- l'amour d'un père p. 159,
- le rôle de l'écriture p. 191,
- la perte du père p. 202.

### 2/ Oral :

- Exposé sur la guerre du Liban,
- lectures à voix haute d'un extrait notamment parmi ceux qui proposent des anaphores (p. 71, 84, 92, 101),
- récitation du poème de Mohammed Abdallah p. 211.

### 3/ Écriture :

- Rédiger un échange épistolaire entre le père et la fille,
- à la manière de Dima Abdallah à la page 101, rédiger un inventaire de tout ce que l'on aime dans un lieu de son choix,
- essai : en quoi les deux personnages principaux se ressemblent-ils ?



# EN ÉCHO

## 1/ Littérature :

- *Incendie*, W. Mouawad
- *Le Quatrième Mur*, S. Chalandon
- *Persepolis, Poulet aux prunes*, M. Satrapi
- *Les Désorientés*, A. Maalouf
- *Valse avec Bachir*, A. Folman
- *Les Prénoms épicènes*, A. Nothomb
- *La Place*, A. Ernaux
- *Les Guerres de mon père*, C. Schneck
- *Personne*, G. Aubry
- *Le meilleur des jours*, Y. Montazami
- *Mon père*, E. Abecassis
- *Manifesto*, L. de Recondo

## 2/ Films :

- *Incendie*, D. Villeneuve
- *Pays rêvé, Go home*, J. Chouaib
- *Sous le ciel d'Alice*, C. Mazlo
- *Héritages*, P. Aractingui

## 3/ Arts plastiques :

- Nada Senhaoui
- Sirine Fattouh
- Atelier des artistes en exil
- Le thème de de l'exil chez Banksy, Mona Hatoum, JR, Mathieu Pernot, Bruno Serralongue, Jean Révillard, Zineb Sedira, Favianna Rodriguez, Samuel Gratacap, Ghazel, Ai Weiwei
- Snezhana Sooch